



Une révolution se prépare, Brexley. Et tu vas nous aider à y entrer de plain-pied.

La phrase résonna en boucle dans ma tête jusqu'à ce qu'une émotion prenne le pas sur toutes les autres.

La terreur.

J'avais du mal à respirer. Je parcourus rapidement la pièce du regard, découvrant un groupe de visages que je n'avais pour la plupart jamais vus auparavant. Même celui de mon oncle Mykel, avec qui j'avais pourtant un lien de parenté, m'était étranger. Je ne le connaissais que de nom. Lorsque j'étais jeune, Père disait que c'était un criminel et qu'il avait dû s'enfuir à Prague peu après ma naissance pour des raisons de sécurité.

À présent, c'était le chef de Povstat, le tristement célèbre groupe rebelle de Prague. Povstat, qui signifiait « se soulever », était une faction en plein essor qui luttait à la fois contre les Faés et contre les dirigeants humains, tout en proclamant le besoin d'un véritable changement.

— Tu es l'étincelle qui mettra le feu aux poudres.

Mykel me dévisagea de ses yeux marron clair. Je détournai la tête d'un mouvement brusque, ma poitrine se serrant de douleur. Il ressemblait tellement à mon père : sa façon de parler, ses manies, sa taille, la couleur de ses yeux, ses cheveux et sa barbe noirs. Mon père, Benet, avait une carrure plus imposante, qu'il devait sûrement à ses années de combat et d'entraînement. Il était mort lors d'un soulèvement entre les Faés et les Humains cinq ans plus tôt.

— Celle qui connaît les deux ennemis.

— Qu... quoi ? répondis-je.

Ma voix réussit enfin à se frayer un chemin à travers ma gorge, prête à riposter. Je commençais à avoir l'habitude d'être kidnappée puis *utilisée* par toutes sortes de gens. Je ne savais pas du tout à qui je pouvais faire confiance, si tant est que je puisse me fier à quelqu'un.

— De quoi vous parlez ? demandai-je.

Mykel portait de lourdes bottes. Il sourit d'un air suffisant tout en faisant les cent pas.

— Je te surveille depuis un bon moment maintenant, dit-il en se frottant la barbe. Je t'ai espionnée autant que possible. Même à Halálház.

Mon regard se dirigea vers le Démon aux cheveux bleus qui se tenait à quelques mètres de moi.

— Tu m'as espionnée ?

Je sentis un sentiment de trahison me brûler le fond de la gorge, mais je restai impassible.

— Bien sûr, ajoutai-je en secouant la tête.

Chacun œuvrait pour soi. J'avais naïvement pensé que son *amitié* était sincère, mais apparemment, personne à Halálház ne s'était lié à moi sans arrière-pensées.

— Quand j'ai appris que tu étais ici, j'ai prévenu Kek, dit Mykel. Elle avait pour consigne de t'observer, mais de ne rien entreprendre et de garder ses distances.

— Je suis un méchant Démon, ajouta Kek qui tirait sur sa tresse en arborant un sourire malicieux.

Mykel se pinça les lèvres, mais ne répondit pas.

— Je ne comprends pas, dis-je.

Encore sous l'effet du chloroforme, j'avais l'impression que ma tête allait exploser. Je me sentais épuisée mentalement et physiquement.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques avec eux ? demandai-je. T'es un Démon.

— C'est vrai, je suis un Démon, acquiesça-t-elle en se tapotant la lèvre comme si elle venait seulement de s'en rendre compte.

— Alors pourquoi ? m'indignai-je, sentant la frustration et la hargne monter en moi. Qu'est-ce que tu as à voir avec ce combat, toi ?

— Parce que je suis une Faé, je devrais m'en foutre ? rétorqua-t-elle en haussant un sourcil.

— Les Démons se foutent de tout, répliquai-je d'un ton sec.

Ici, les Démons étaient au sommet de la chaîne alimentaire. Depuis la chute du mur de l'Autre Monde, les Seelie, Faés de la lumière, et les Unseelie, Faés des ténèbres, régnaient ensemble sur l'Ouest. Ils renonçaient aux anciennes coutumes des Faés et essayaient de gouverner en instaurant l'égalité, y compris avec les Humains.

Nombreux étaient les Faés qui n'approuvaient pas l'idée. Lassés de devoir se cacher, ils voulaient rétablir la souveraineté des Faés sur les Humains. L'Est alimentait la lutte entre les espèces, telle une poudrière.

Le fait qu'un Démon soit le roi des Nations unifiées avait renforcé l'arrogance des Démons du monde entier et leur complexe de supériorité. Malheureusement, c'était plus ou moins justifié. Seules les Fées pures étaient capables de défier leur force. C'était pour ça que Killian pouvait être lord et maître des Faés à Budapest.

— Il y a des Humains et des Faés ralliés à cette cause, expliqua Mykel qui, d'un geste, s'interposa et désigna le large groupe autour de nous. Hybrides et pures races.

J'observai les différents individus présents dans l'immense pièce sans fenêtres. Je distinguai des personnes d'âges, de couleurs, d'espèces et de sexes différents. Arborant diverses nuances de gris et de noir, ils portaient, selon les cas, des vêtements propres ou sales, neufs ou usagés. Je pouvais facilement reconnaître les Faés : des beautés célestes et

des corps athlétiques. À côté d'eux, les imperfections des Humains les faisaient paraître un peu plus *défraîchis* sur les bords. Certains étaient assez âgés pour avoir des cheveux gris et des rides profondes. Il était quasiment impossible de discerner qui étaient les hybrides.

Était-ce la raison pour laquelle ils étaient les plus détestés de tous ? Jalousie des Humains et méfiance de la part des Faés ? Personne ne pouvait vraiment dire de quel côté ils se trouvaient ni ce qu'ils avaient réellement dans le crâne.

Plus je vivais loin de Léopold, plus je trouvais la situation stupide et vide de sens. Est-ce qu'on ne souhaitait pas tous être heureux ? Vivre en paix ?

Mes yeux se posèrent sur la blonde qui avait mis sa botte sur ma gorge et sur le gars à côté d'elle qui portait les marques de mes coups sur son nez et son œil.

Ils me fusillèrent du regard.

Peut-être que pour ces deux-là, la paix n'était pas au programme.

Mykel tourna la tête vers les deux personnes qui m'avaient attaquée à Budapest avant de poser à nouveau les yeux sur moi.

— Je suis navré des moyens utilisés pour te ramener. Je ne voyais pas comment faire autrement.

— Peut-être en demandant gentiment ? répliquai-je en croisant les bras pour essayer de me maintenir droite alors que des vertiges me gagnaient à cause de l'épuisement.

— Et si je l'avais fait, tu serais venue ? demanda Mykel en riant.

Bien sûr que non.

— Tracker et Léa m'ont dit que tu étais une sacrée battante, poursuivit-il en désignant mes deux agresseurs. Je les avais pourtant prévenus que ce ne serait sûrement pas une partie de plaisir.

— Et encore, dis-je en relevant la tête. J'étais blessée, seule, et sous chloroforme.

— Je vous l'avais dit... la fille a survécu aux Jeux, dit Kek en me faisant un clin d'œil avant de remettre sa tresse en place. Elle n'allait pas se laisser faire si facilement. Je l'ai vue se battre contre une *légende*. (Elle remua les sourcils.) Je leur avais dit qu'il fallait être plus de cinq pour te ramener ici.

Je baissai les yeux vers le Démon aux cheveux bleus. C'était donc à elle que je devais ce combat à un contre une bonne douzaine ?

— Pour toute personne normalement constituée, cinq auraient suffi, dit Mykel en penchant la tête, exactement de la même façon que mon père lorsqu'il voyait clair dans mon jeu.

Je détournai le regard, me balançant presque imperceptiblement d'un pied sur l'autre.

— Elle ne lâchera rien et se battra jusqu'à la mort s'il le faut, ajouta Kek en m'adressant un signe dédaigneux. C'est une vraie tête de mule.

— Le portrait craché de son père, répondit Mykel, ce qui mit fin aux regards qui me scrutaient. Tu dois être fatiguée et affamée.

Je l'étais, mais en aucun cas je n'aurais pu trouver le sommeil maintenant.

Mykel dut le voir sur mon visage car il ajouta :

— Viens au moins t'asseoir dans mon bureau. Je pense, ma chère nièce, que nous avons beaucoup de choses à nous dire, toi et moi.

Il prit mon silence pour un oui et s'éloigna.

— Tracker, Ava, Blade, Sab.

Il appela deux femmes et deux hommes. Je reconnus les visages qui m'avaient le plus marquée lors de mon enlèvement.

— Le Premier ministre et son épouse ont une réunion avec des membres du gouvernement dans une heure. Suivez-les.

Les quatre individus hochèrent la tête et se dirigèrent immédiatement vers la sortie.

— Ava... elle n'a trouvé que ça comme nom de code ? me moquai-je en regardant le groupe s'éloigner.

— Ava, c'est le diminutif d'avalanche, répondit Mykel en tournant la tête vers moi, les sourcils froncés. Quand elle se bat, rien ne l'arrête.

— Ah bon ? m'étonnai-je en rigolant. Ce n'est pas l'impression que j'ai eue.

— Je leur avais dit d'y aller doucement. Je ne voulais pas que tu sois blessée, rétorqua Mykel avant de me tourner complètement le dos. Suis-moi.

Il sortit de la pièce à grandes enjambées.

— Tu ferais mieux de le suivre, petit agneau, susurra Kek.

Je posai mon regard sur elle, incapable de cacher les sentiments mitigés que je ressentais à son égard.

— Tu auras tout le temps nécessaire pour essayer de botter mon insolent petit cul de Démon plus tard, dit-elle en arborant un large sourire. Et peut-être même que je te laisserai faire.

Son attitude désinvolte apaisait ma colère, ce qui m'agaçait encore plus.

J'avais compris la leçon. Tout le monde avait une bonne raison de m'en vouloir. De me vouloir aussi d'ailleurs. J'étais une marchandise, pas une personne. Je ne pouvais plus baiser ma garde.

Je ne pouvais plus faire confiance à qui que ce soit.

Je suivis Mykel dans les couloirs, les deux gardes aux basques, scrutant tout dans les moindres détails. Pas de fenêtres. Des murs de pierre et de ciment desquels sortaient des conduites d'eau. Une autoroute de fils électriques qui longeaient les plafonds. Des ampoules à incandescence qui scintillaient de partout, tentant de maintenir la luminosité dans la pièce. Ça ne m'empêchait pas d'angoisser à l'idée d'être sous terre. Rien que d'y penser, j'avais mal au bas du

dos et je sentais ma poitrine se serrer. Heureusement, ou malheureusement, mon esprit et mon corps étaient trop fatigués et désorientés pour que mon anxiété prenne le dessus.

Depuis que j'avais vécu à Halálház, le fait d'être sous terre déclenchait toujours un sentiment de panique chez moi.

J'esquivai les gens dans les larges couloirs, impressionnée par la taille du lieu. L'atmosphère me rappelait la planque de Sarkis, mais, d'après ce que je voyais, Povstat était à peu près dix fois plus grand et plus animé.

Les couloirs étaient semblables à des routes encombrées et chaque pièce était occupée. J'aperçus ce qui s'apparentait à des classes, des bureaux et des salles d'entraînement. Nous étions passés devant quatre d'entre elles jusqu'à présent. Nous longeâmes un petit café, une grande salle à manger, une cuisine, une infirmerie, une pharmacie et un magasin d'alimentation. C'était une véritable ville souterraine. La vie s'y déroulait comme si cette cachette avait toujours été là. Mais en même temps, elle donnait l'impression qu'elle pouvait être abandonnée et quittée à tout moment. Il n'y avait aucune enseigne au-dessus des magasins, tous les stands de nourriture étaient improvisés et temporaires, les bureaux ne possédaient rien d'autre que des tables et des chaises.

Mykel entra dans un ascenseur, l'un de ses gardes me poussa à l'intérieur et les portes se refermèrent rapidement derrière nous quatre. Je remarquai d'autres gens qui attendaient, mais personne ne monta.

— Tu ne veux pas te mêler au commun des mortels ? demandai-je en jetant un coup d'œil à mon oncle qui resta impassible.

Son autre garde appuya sur le bouton du haut.

Trois étages à partir de notre niveau.

— J'ai été attaqué dans cet ascenseur par quelqu'un que je considérais comme un camarade. Après l'avoir torturé, on a découvert que c'était un espion. Notre politique de sécurité a changé depuis, expliqua-t-il d'une voix détachée, en regar-

dant droit devant lui. Ce n'est pas une question d'ego, mais de sécurité pour le chef de Povstat. Sans moi, cet endroit s'effondrerait.

Je croisai les bras, fixant mes chaussures.

— Les habitations sont au niveau inférieur. Celui qu'on vient de quitter s'appelle un *falú*. (*Le Village*.) Mon bureau et les zones de sécurité sont au niveau supérieur.

Au moment où l'on atteignit le dernier étage et que les portes s'ouvrirent, j'eus l'impression que quelqu'un avait posé une douzaine de briques sur mes épaules, accaparant mes dernières réserves d'énergie.

— Ouh là !

Mykel et ses gardes me rattrapèrent. Mes jambes se dérobaient sous moi. De la bile me brûlait le fond de la gorge.

— Brexley ?

Tout ce que je voulais, c'était fermer les yeux et dormir. Chaque pas me donnait l'impression d'avoir du plomb à la place des muscles.

— Je vais bien.

Ma main agrippée à la rampe de l'ascenseur, je forçai mes jambes à me soutenir tout en essayant de stopper les vertiges qui me saisissaient.

— Le chloroforme doit encore faire effet, dis-je.

— Laisse-moi t'aider, répondit Mykel en me tendant le bras.

— Non.

Il avait beau être mon oncle, je ne le connaissais pas. Et pendant des années, mon tuteur m'avait appris à ne jamais montrer ses faiblesses. Et à ne faire confiance à personne.

— Je vais bien, répétais-je en me raclant la gorge tout en me redressant. Juste un petit vertige.

J'avais envie de vomir. J'avais envie de pleurer. J'avais très envie de dormir. Au lieu de ça, je relevai la tête et sortis de l'ascenseur, luttant tant bien que mal contre l'idée que j'allais m'évanouir.

Mais qu'est-ce qui m'arrivait ?

C'était palpable, comme si des centaines de bouches accrochées à moi me mordillaient et me grignotaient, aspirant l'énergie de mon corps. Je luttais obstinément, ne voulant pas me montrer fragile.

Mykel m'escorta dans son bureau, qui était simplement meublé d'une table et de trois chaises. Ni placard ni armoire où ranger des dossiers que j'aurais pu consulter. Encore une fois, si on le découvrait, c'était un endroit qu'il pouvait quitter sans craindre que l'ennemi trouve quoi que ce soit qui en vaille la peine. Aucun doute sur le fait que tous les plans ou documents secrets qu'ils possédaient soient quelque part dans une mallette ou n'importe quoi qu'il aurait juste à attraper au passage avant de s'enfuir.

— Assieds-toi s'il te plaît, dit Mykel en faisant un geste vers la chaise en face de son bureau avant de se tourner vers l'un de ses gardes. Demande à Oskar d'apporter du thé et quelque chose à manger pour Brexley, s'il te plaît.

— Oui, monsieur.

— Je vais bien, répondis-je machinalement en m'effondrant sur le siège, les jambes tremblantes.

Mykel m'ignora, faisant signe de la tête à ses gardes de quitter la pièce et d'exécuter les ordres. Une fois la porte refermée derrière eux, il s'assit sur sa chaise. Il me dévisagea quelques instants, les yeux empreints de tristesse.

— Tu lui ressembles tellement, déclara-t-il en secouant la tête. Mais tu possèdes la couleur des yeux de ta mère. Et sa beauté.

J'avais les yeux en amande de mon père, qu'il tenait de ses origines russes. Mais je tenais d'elle la couleur de mes iris, pigment de la nuit, qui étaient si sombres qu'on ne voyait quasiment pas mes pupilles.

— Tu as connu ma mère ?

— Seulement sur une photo que ton père gardait précieusement.

Mon père avait toujours sur lui une photo de ma mère floue et abîmée qu'il conservait dans sa poche, près de son cœur. J'avais passé des heures à l'observer, essayant de trouver le plus petit point qu'on aurait pu avoir en commun. Mais la photo était trop usée et prise de trop loin pour y déceler le moindre détail. Je n'avais, en vérité, aucune image claire de ce à quoi ma mère ressemblait. Mon père ne me livrait que de vagues descriptions d'elle. Elle paraissait insaisissable, même aux yeux de la famille et des amis les plus proches de mon père.

— Eh bien, je dois dire que te voir m'a aussi fait l'effet d'un coup de poignard dans le bide, répliquai-je.

J'avais tendance à parler sans réfléchir lorsque j'étais épuisée.

— J'imagine bien, répondit Mykel.

Regroupant toutes mes forces, je me penchai en avant sur mon siège.

— Je sais très bien que tu n'es pas venu me chercher cinq ans après la mort de mon père parce que tu t'es dit que ce serait le bon moment pour jouer le rôle de gentil tonton auprès de la pauvre nièce orpheline, ripostai-je en frappant les mains sur mes cuisses. Alors, arrêtons ces conneries et dis-moi pourquoi je suis ici et comment tu comptes te servir de moi.

— Me servir de toi ?

— C'est ce que tout le monde a toujours fait jusqu'à présent, renchéris-je. Tu ne vas pas me faire croire que tu es différent. D'ailleurs, ce que tu as dit tout à l'heure allait dans ce sens, je me trompe ?

Il recula au fond de son siège, le regard amusé, un sourire se dessinant sous sa barbe.

— Brutale et directe, commenta-t-il en baissant les yeux.

— On ne nous laisse pas vraiment le choix, dans ce pays.

— Tu es bien la fille de ton père, fit remarquer Mykel en haussant les sourcils tout en remuant la tête. Benet voulait toujours couper court, agir au lieu de parler. C'est un trait de

caractère des Kovacs. Mais moi, j'ai dû apprendre à refréner mes pulsions. Je n'en serais pas arrivé là si je n'avais pas pris le temps d'enquêter sur mon ennemi et de me préparer à toutes les éventualités.

C'est pour ça qu'Andris et mon père travaillaient si bien ensemble. L'un planifiait et l'autre était prêt à passer à l'action.

— Tu mènes une enquête sur moi alors ? le défiai-je.

— Comme toi tu le fais avec moi, répondit-il en reposant ses poignets sur les accoudoirs. Comme tu l'as dit, si je t'ai fait venir ici, ce n'est pas dans le but d'élever un enfant désormais adulte.

— Ah bon ? C'est vrai que je sais aller sur le pot maintenant, je te remercie.

— Sarcasme, sourit Mykel. Ce n'est pas un trait de caractère des Kovacs.

Il avait raison. Mon père était gentil et fort, mais il n'avait pas vraiment le sens de l'humour. Il était sérieux et réservé la plupart du temps. Je ne savais pas si c'était à cause de son travail, du décès de ma mère ou de moi, mais il ne riait ou ne plaisantait pas beaucoup.

— Va droit au but, Mykel.

— Tu n'as le droit de m'appeler comme ça qu'en privé, dit-il en se redressant soudainement. Ici, je suis *Kapitan*.

Je compris tout de suite : si son nom était divulgué ou entendu à l'extérieur des baraquements, cela pouvait mettre un terme à tout son projet.

Exactement comme c'était arrivé à Andris.

— Je n'arrivais plus à te localiser après l'explosion à Halálház. Kek était sûre que tu avais survécu, mais il m'a fallu du temps avant de te retrouver. Puis de te suivre à la trace. Quand tu as réintégré les FDH¹, j'ai cru que c'était fini. Tu étais chez toi. Mais j'aurais dû me douter que non. Tu as de nouveau disparu puis, tout à coup, tu es réapparue sur mon

1. Forces de défense humaines.